



Cratère de Xilauea - Île de Hilo

PRÉFACE

Il y a bien des façons de faire le tour du monde, mais lorsqu'on se mêle de le raconter, il faut avoir la sienne...

Or, c'est précisément la qualité de ce livre, très personnel, que d'avoir mis en quelques pages sans prétentions, un tour du globe à nous, assaisonné de réflexions de chez nous et décrivant la vie et les pensées d'un fabricant qui court le monde pour se distraire et pour s'instruire. Les Montagnards sont voyageurs... Mais une fois le voyage fini, que reste-t-il souvent ? Un carnet de commandes... Quelques photos... Quelques souvenirs... A la rigueur, les banalités qu'on achète au bazar et qui peu à peu se couvriront de vénérable poussière.

Le joli volume qu'on va lire a le mérite de pallier à ces fins moroses. Il nous montre un globe-trotter curieux et philosophe, découvrant l'Amérique avec sang-froid, la jugeant avec bonhomie et humour, notant les aspects mélancoliques des pays d'éternel printemps, pour finir par contempler avec sérénité, justesse et bon sens le mouvant et lointain Orient...

Incontestablement, M. C.-R. Spillmann a su voir et il s'est donné la peine de comprendre, tout en ne s'en laissant pas raconter. On le verra du reste en parcourant ces pages où la note gaie ne manque pas, l'excellent reporter-fabricant ayant apprécié en gourmet le côté neuf et pittoresque des choses.

Un seul défaut à ce livre : celui de communiquer instantanément le désir impétueux, irrésistible et souvent hélas, irréalisable des voyages !

Paul BOURQUIN.

*Il a été tiré de cet ouvrage, 500 exemplaires,
hors commerce, sur papier «Alfa» bouffant anglais,
numérotés de 1 à 500.*

EXEMPLAIRE No 411

Mon

Tour du Monde

Une première croisière en Méditerranée orientale, Egypte, Palestine, Syrie, Turquie, Grèce et Italie, faite pourtant en saison défavorable, m'a donné le goût de voyager, et peu à peu, a ressurgi un ancien projet caressé avant-guerre et étudié avec feu le Dr Jules Jacot-Guillarmod, l'hymalayen : faire le Tour du Monde. Mais sans trop me presser, en prenant mon temps, sans imiter les globe-trotters en quête de records, en m'arrêtant où je me plais et en courant là où c'est banal.

Je tenais — et je tiens — à voir et à comprendre ce que je peux voir et comprendre. Je ne suis pas savant, loin de là, mais j'ai des yeux et une jugeotte qui, si elle ne saurait saisir les grands problèmes philosophiques que suscitent les mœurs, les coutumes, les religions et les manières de penser si diverses des races et des peuples, est cependant capable d'apprécier le côté extérieur, le pittoresque et les conséquences pratiques et économiques de cette diversité.

Du projet à la décision, il y a peu de chemin, mais de la décision à la réalisation, il y a loin. Il faut ter-

miner tel travail ébauché, vérifier la marche de l'usine et être sûr qu'elle est dans le train normal pour cinq ou six mois, régler certaines affaires, proches ou lointaines, si l'on veut assurer des résultats convenables, et même — on n'est plus jeune — penser à ce qui pourrait arriver, aux catastrophes, peu probables mais possibles, aux petites infirmités avec lesquelles il faut s'arranger, enfin, — disons le mot — il faut régler sa vie comme si elle devait finir dans le périple et s'évanouir sur ou dans les océans.

C'est même là un avantage des grands voyages. Le train-train ordinaire remplit si bien et si complètement l'existence qu'il ne permet pas de penser à l'avenir et de regarder plus loin. Le Tour du Monde en perspective vous engage à considérer la fin, non pas de tout, mais de soi-même.

Et quand toutes les choses concernant l'individu sont mises au net, les préoccupations d'affaires passées à l'arrière-plan, il s'agit de choisir son itinéraire, sa direction : on peut aller à l'est et revenir par l'ouest ou vice-versa, puis il y a le choix de la compagnie que l'on chargera de transporter sa personne qui, du coup, devient précieuse. Il y a des renseignements à prendre sur la valeur de ces compagnies, sur ce qu'elles donnent en échange d'une somme d'argent rondelette. Et j'avoue sans honte que je n'aime pas à être estampé ni carotté et je suis persuadé que vous êtes comme moi.

Après, il y a le passe-port qui exige, si l'on ne veut pas rester confiné sur le bateau, ou même en y restant, de multiples visas, timbres, griffes et signatures.

On se console de tous ces ennuis, de toutes ces démarches en se disant qu'on a devant soi le grand repos de la mer, des longues traversées monotones, sans

affaires, sans pensées presque, entre le ciel et l'eau, avec des compagnons agréables, de la musique, une table bien servie, une cabine confortable, un service diligent, toutes choses délicieuses qu'on n'a pas besoin d'organiser soi-même. Eh ! ce n'est pas rien que de n'avoir plus à s'occuper des détails.

Le départ.

Voici enfin le 30 novembre, jour du départ. Jusqu'à Bâle, le ciel jurassien est pur, les montagnes poudrées à frimas. C'est une bonne impression du pays qui nous poursuivra quand nous arriverons dans les 40 degrés du Siam et de Ceylan. Nous passons en bonne compagnie la soirée et, le lendemain, départ pour Bruxelles. Et voici en cours de route un parfum suisse qui nous accompagne dans le compartiment du Pullmann Express Edelweiss sous la forme, pleine de distinction d'ailleurs, d'un baron du fromage de Langenthal qui se plaint amèrement de la mévente.

Que n'ont-ils pas fait, ces messieurs, avec leurs hauts prix de guerre et la qualité douteuse de la marchandise pour nous faire perdre l'habitude de consommer leurs produits ?

Le temps est détestable : pluie, brouillard, inondations. Ah ! vivement, vers les pays du soleil ! A Bruxelles, nous avons renoué connaissance avec des compagnons de la croisière de la Méditerranée, l'hiver passé. Ce jour de dimanche, nous sommes repris à l'hôtel par Mme et M. Legros, M. Michiels et sa fille, qui nous ont conduits avec leur auto au Bois de Cambre, puis déjeuner à Groenenwald. L'après-midi, gentille ballade au parc et au château de Tervueren où vécut, pendant quarante années, la malheureuse impératrice Charlotte après l'équipée sanglante et la mort de son mari Maximilien, au Mexique.

On ne peut songer à cette pauvre femme devenue folle de douleur sans un sentiment de commisération. Comme on voit Bruxelles différemment quand on y passe uniquement pour les affaires !

Et ce château de la douleur s'est aujourd'hui mué en restaurant, avec un parc public, rendez-vous de l'élite et d'une magnificence qui nous fait regretter de le quitter, d'autant plus qu'à côté, le Musée Colonial présente une image de ce que la Belgique a fait au Congo et ce n'est pas peu. Cette gentille réunion, dans un milieu sympathique, nous a permis de rafraîchir nos souvenirs de Syrie et d'Égypte et d'apprécier la bonhomie de la vie bruxelloise véritable.

Embarquons !

Le 3 décembre, nous sommes à Anvers, où le bateau de la Red Star Line nous attend pour l'embarquement à 20 heures ; pour le moment, c'est le jardin zoologique, la merveille d'Anvers, que nous visitons. Il est si intéressant et si riche qu'à vouloir tout voir nous sommes harassés et tout heureux de prendre notre logis sur le « Belgenland » luxueux et confortable.

Mais, déception sur déception ! Le port d'Anvers est surpeuplé de navires de tous tonnages et c'est la nuit durant un concert ininterrompu de sirènes au timbre varié mais également ennemies du sommeil.

Et le lendemain, levé à 6 heures et demie pour jouir du départ, j'apprends qu'il est renvoyé au lendemain à 7 heures. La raison : brouillard et difficulté de sortir de l'Escaut par les passages balisés, ce fameux Escaut dont l'embouchure est hollandaise et qui est la perpétuelle pomme de discorde entre les deux pays, bien que le tribunal international de la Haye soit à deux pas.

Après tout, ce retard n'est pas si fâcheux. Il me permet de passer au consulat du Siam pour insérer dans

mon passeport un visa de plus et pour apprécier la vie intense du port et des bassins. Quelle activité ! et quelle complication pour un homme qui n'est pas initié à cette organisation maritime !

Nous faisons la connaissance d'un passager suisse, M. le Dr Walker, de Soleure, un éminent personnage du Club Alpin et voilà du coup instauré le club des trois Suisses, un jeu de yass et de bonnes causeries confédérales, ce qui ne manque pas de saveur parmi tant d'étrangers.

Le navire démarre, descend majestueusement l'estuaire de l'Escaut parmi la foule des cargos et c'est la pleine mer.

Laissons-nous vivre !

Une sonnerie de trompette sur le pont et dans les couloirs. C'est le lunch, c'est le dîner. Quelle table, mes amis ! quels menus ! Où est notre estomac de vingt ans, ou même de cinquante ? Il faut ici se défendre, veiller à l'entraînement, savoir repousser énergiquement les tentations.

Au dessert, une sorte de ventriloque nous donne un concert d'orgue de Barbarie qu'il tire de ses profondeurs. S'il était pauvre, il s'enrichirait dans un Théâtre de variétés, mais ici, dans ce luxe, il fait fuir, par son étrange talent de société, plusieurs des convives à qui répugnent ces soli intestinaux et gutturaux.

L'Atlantique.

Le 6 décembre, le « Belgenland » fait escale à Southampton pour embarquer 80 passagers. Nous en profitons pour faire un tour de ville et mettre dans notre oeil l'image sévère d'un port et d'une ville anglais. A 20 heures, escale à Cherbourg, une heure seulement, et embarquement de 80 personnes, puis concert, quelques

tours de foyt-trott pour nous déraider et, pendant notre sommeil, entrée dans l'Atlantique.

Au matin, voici chez mes compagnons quelques indices du mal de mer, temps gris, brume, mais que de douilleux refuges : fauteuils, divans, feu de cheminée, tapis épais, un beau salon de n'importe quel hôtel de premier rang ! Sans le ronronnement des moteurs à mazout, on se croirait à Nice ou à Paris par temps déplaisant qui supprime toute idée de sortir. Le trio suisse a bientôt fait de se trouver un refuge « La taverne des Trois Suisses » ou le « Grutli ». Le pont sert uniquement à se déraider les jambes et à activer la digestion.

C'est aussi l'occasion de parcourir le « Belgenland ». Quel monde on découvre peu à peu ! C'est une organisation plus compliquée que celle d'une ville de quelques mille habitants. Une feuille qu'on nous délivre renferme des chiffres intéressants.

Il est tarifé à 27,000 tonnes et ses machines développent 22,000 chevaux, il mesure 220 mètres de longueur et son tirant d'eau est de 12 mètres. Il est même surprenant qu'il puisse entrer à Anvers, dont le port et surtout l'Escaut, n'ont pas la profondeur des ports anglais. Nous avons vu à Southampton de plus grands navires, des monstres de l'Océan, l'« Olympic », le « Mauritania », mais tel qu'il est notre bateau est une merveille. Ce qu'il emmagasine dans ses flancs, de mazout, de provisions, de bagages et de marchandises paraît inouï ; rien qu'en eau potable, ses réservoirs contiennent 29,000 tonnes.

Il fait 4 à 500 milles par jour et sa réserve de combustible liquide lui donne un rayon de 9000 milles.

Et que de gens ! Les passagers ont été réunis sur le pont avec leur ceinture de sauvetage et ils reçoivent des

instructions au sujet des chaloupes de sauvetage, de la place qui leur est assignée en cas d'alerte. Cette précaution suggère des réflexions : « Tiens, cela pourrait donc arriver ! » et l'on pense au « Titanic », au « Mafalda », à ces cités flottantes qui ont disparu en un clin d'oeil, engloutissant leurs passagers, leurs richesses et les millions que représente le bateau lui-même. Mais on y pense un instant, comme l'automobiliste qui signe son assurance, comme l'aviateur qui doit renoncer à la sienne, uniquement terrestre ; un air d'orchestre là-dessus et la petite crainte qui s'était glissée en vous s'évanouit. Allons donc, ce n'est pas possible ! Nous ne risquons rien.

Que de gens encore quand, le 8 décembre, le personnel réuni sur le pont reçoit les mêmes instructions : 600 personnes des deux sexes sont chargées de tous les services, du fond de la cale au pont supérieur.

Nous avons jusqu'ici navigué sur du velours liquide, mais voici une autre chanson. La mer s'agite de plus en plus, les vagues se brisent contre les flancs du vaisseau, les crêtes écumeuses jaillissent en poussière sur le pont et dans les vallonements de ces vagues de magnifiques reflets verts font songer aux crevasses de nos glaciers. Du même coup les figures se font grises et terreuses et il y a des places vides à table.

Mon carnet de notes porte pour le 10 décembre cette seule mention : « Mer calme, yass et danse ». Nous goûtons donc la vie du bord, nous avons fait quelques connaissances agréables et cultivées. Notre trio suisse reste uni.

Chaque jour nous avançons notre montre d'une heure, nous examinons discrètement les passagers et les passagères. Il y en a de charmantes, il y en a de godiches ; une dame porte un costume russe à hautes

bottes, une vieille Anglaise saute régulièrement à la corde pour se donner de l'exercice, une jeune fille blonde et fraîche se promène d'un air froid et dédaigneux, une lady, pianiste très habile, porte un chapeau si haut perché qu'il paraît avoir toujours le vertige ; voici deux champions de nage belges qui s'en vont tirer parti de leur habileté, des Japonais qui rentrent chez eux par San Francisco. Mais que de Yankees retournant à regret vers le régime sec ! Heureusement, la cave est bien garnie et variée, pour le moment, et c'est pour beaucoup d'entre eux, la cure humide, plus que cela, la cure mouillée, détrempée, un régime Kneipp interne, dont l'eau est exclue.

Tous sont gentils. On s'est examiné d'un coup d'oeil au début, quelques présentations, on s'est salué au matin, on a échangé quelques propos de moins en moins impersonnels et ce palpate intellectuel se transforme peu à peu en sympathie ou en antipathie.

Nous traversons le Gulf Stream, ce vaste épanchement vers le nord des eaux équatoriales qui sont bleues et non plus comme précédemment d'un vert glauque et qui apportent du sud une température printanière. Puis c'est de nouveau l'eau froide et l'air dur qui laisse présager la neige. Vraiment cette traversée aura été variée comme temps. En approchant du continent, annoncé par des mouettes, nous retrouvons encore une fois le soleil et la mer calme où jouent quelques dauphins.

A New-York.

Les passagers s'affairent pour le débarquement qui se fera le 14 décembre, après d'innombrables formalités. Ce soir du 13, il y a dîner d'adieu, en l'honneur de ceux qui nous quittent, salle à manger décorée de drapeaux, musique, gaîté générale après un coucher de soleil féerique avec ciel rose et mer d'émeraude.

Je me promettais une entrée dans l'Hudson et le port de New-York pleine d'attraits et de nouveauté, impressionnant par la vue de la statue de la Liberté et des gratte-ciel en silhouette sur l'horizon. Rien ! le brouillard, les agents de l'immigration, les médecins de la quarantaine, la visite des passe-ports, l'examen médical. Bigre ! n'entre pas qui veut aux Etats-Unis et même des passagers de bateaux de luxe comme le « Belgenland » sont retenus à Long-Island où on s'explique, à moins qu'on ne les renvoie sans façon en Europe. Si la statue érigée par le sculpteur Bartoldi à l'entrée du port ne servait pas de phare, on ne voit guère comment elle pourrait, tournée vers l'Europe, symboliser la liberté américaine et, pour une fois, le brouillard a raison.

Enfin, nous pouvons débarquer ; nous avons trouvé grâce devant les cerbères qui gardent l'entrée de la terre promise aux élus du pavillon étoilé. Nos compagnons se dispersent ; les uns se dirigent vers le Canada, la Californie, les Etats du centre ou de l'Ouest. Un représentant de la Red Star Line est venu nous chercher et nous conduit à l'hôtel Mac. Alpin, 33e Street, un gratte-ciel de 24 étages, où nous logeons au 17me, très confortablement d'ailleurs.

Première impression de New-York, hum ! C'est évidemment grand, gigantesque, rien du Kolossal germanique qui se mesure à la petitesse du voisinage. Les rues qui seraient larges chez nous paraissent étroites à cause de la circulation intense. Ce sont les gens qui ont l'air de pygmées à côté des maisons. Notre oeil n'est pas habitué à cette mesure et il ne semble pas que ces immenses buildings qu'on regarde en renversant la tête soient l'oeuvre des hommes, et pourtant c'est beau, d'une beauté conçue par des ingénieurs plutôt que par des architectes.

sous les canons du fort Morro, proprement embouteillé la flotte espagnole dans la baie de la Havane et préparé sa reddition et celle de Cuba.

Aujourd'hui les Cubains paraissent rassasiés du protectorat américain qui leur a fait cependant le plus grand bien ; ils sont devenus indépendants et peuvent se chamailler entre partis politiques, entre races, mais le Dollar, quoi qu'ils fassent, plane sur leur île et la domine, même visiblement pour nous qui ne faisons que passer.

Vraiment l'escale de la Havane a été pour nous, un des moments de la croisière qui laisse le plus lumineux souvenir.

Visite en passant à la statue du général Macco, le Garibaldi ou plus encore le Bolivar de Cuba, la grande âme désintéressée de l'indépendance, randonnée le long de l'Avenue du Prado, toute pavée de mosaïque, bordée d'arbres au feuillage sombre et épais, traversée du Velado, quartier aristocratique, aux jardins ruisselants de fleurs inconnues de nous, mais plantureuses et étranges, qui déversent sur la rue des vagues de parfums inconnus aussi et qui nous paraissent vénéneux. Que de belles choses à voir !

Nous allons au fort de Morro d'où on plonge sur le goulet bleu où passent de nombreux bateaux, steamers et voiliers, au vieux fort périmé de Fuerta, à la Cathédrale, majestueuse, vieille et que les guides qualifient de style jésuite. Elle renferme, dit-on, les restes de Christophe Colomb. C'est intéressant, mais la population, belle et active, brune, aux yeux en amande, aux longs cils, me dit davantage. Les couleurs varient, du blond yankee, au nègre vraiment noir. Il y a un type prédominant, c'est le créole, espagnol d'origine, né là-

bas depuis plusieurs générations, élégant et svelte, au teint mat ; mais toutes les origines blanches prennent aisément ce caractère. Voici un gamin qui porte un nom irlandais et qui est un pur créole d'apparence.

Une fabrique de cigares que nous traversons, d'atelier en atelier, montre ce type racé, chez les ouvrières surtout dont quelques-unes sont de figure et de corps parfaits, autant du moins qu'on en peut juger hâtivement. Dans ces grandes salles, 1600 ouvriers et ouvrières roulent du tabac dans leur gaîne ; ils sont payés à la pièce et l'habileté y trouve son profit. Les conditions d'aération et d'hygiène sont excellentes. Les cigares roulés passent à un trieur qui met de côté les défectueux, puis à un classeur qui les range d'après leur longueur et sans doute d'après leur force. Sur une estrade, un lecteur donne connaissance à haute voix des nouvelles du jour, puis lit une chronique scientifique très populaire à la portée des auditeurs. Pas de romans, nous dit le cicérone, mais j'en doute. La science pure pourrait-elle faire les délices des jolies cigarières ?

Autre légende ! On nous vend là des cigares, authentiques certainement, mais au prix de gros ?

Les vieux quartiers espagnols où claquent les sandales, et où s'épanouissent les couleurs hardies, me plaisent par le contraste avec le New-York gris et terne que nous venons de quitter ; les emplacements d'aviation militaire, de courses, de sport sont par contre ultra-modernes. On nous fait voir aussi un casino genre Monte-Carlo et un Jardin tropical propriété d'une grande brasserie et qui distribue — c'est sans doute l'inauguration — la bière à titre gracieux. Aussi les militaires cubains d'allure peu martiale et les lycéens

La première impression, cette foule, cette circulation d'autos, ces embouteillages, est plutôt déplaisante. On se sent malaxé par la fièvre de vitesse qui entraîne la rue et par l'encombrement.

Dire que sous ces gratte-ciel audacieux et pesants passent des lignes de chemins de fer, la Pennsylvania line, le Long-Island line et un réseau de Métros ! Quelle audace !

Nous nous installons tranquillement et, après le lunch, nous prenons un taxi pour aller à la National City Bank of New-York à Wall Street dans le Downtown, la rue financière où chaque jour se gagnent des fortunes et où il s'en perd naturellement autant.

A deux pas — américains — de notre hôtel, il s'en bâtit un autre encore serré dans ses échafaudages, avec 43 étages et 2000 chambres et, involontairement, notre pensée rentre en Suisse et compare à ces géants notre Fleur-de-Lys, nos Hôtel de Paris et même le Caux Palace. C'est vraiment un autre monde.

De la banque, notre taxi nous conduit à Woolworth's Building, la « Cathédrale du Commerce », construit au prix de 15 millions de dollars, par un homme d'affaires qui a gagné ces millions et bien d'autres encore, en vendant de modestes articles à 5 et 10 cents. Qu'on a de peine à se rendre compte que 25 cents ne représentent pas 25 centimes de notre monnaie mais fr. 1.25 et que tout est vraiment très cher ! Les dollars vont vite, sapristi !

Revenons à notre cathédrale du Dollar ! Elle a 58 étages et il y en a encore de plus hautes, mais elle possède une tour d'observation qui vaut la peine de s'installer dans l'ascenseur. De là-haut, on domine le monde des maisons. C'est un panorama de cubes dont quelques-

uns semblent des îles pareilles au Woolworth, des cubes rayés de fenêtres du haut en bas, des cubes superposés, les supérieurs en retrait sur les inférieurs. Et dans le lointain brumeux la ville de Brooklyn qui semble s'étendre, comme New-York d'ailleurs, jusqu'à l'horizon, est séparée par l'Hudson et ses canaux ponctués de minuscules scarabées qui sont les bateaux au sillage en éventail brillant.

Nous passons à New-York les 15, 16 et 17 décembre. Livrés à eux-mêmes, les trois Suisses bien dépaysés ont cependant su se tirer d'affaires et n'ont pas perdu leur temps. Il y a dans la Cité des Dollars une compagnie de taxis, la Blue Line, dont les voitures ont un toit de verre et, bien calé sur les coussins, on peut considérer les gratte-ciel sans risquer un torticolis. Grâce à ce procédé ingénieux, nous faisons ce qu'on appellerait en Europe un tour de ville. Ici c'est une ballade d'un monument à l'autre, d'un palais de marbre, fer et béton, à un autre palais, sans toucher la banlieue faite d'autres villes soudées entre elles. Nous voyons aussi l'hôtel Waldorf-Astoria où se servent 6000 repas chaque jour, la New-York public Library qui est, dit notre guide, la plus considérable « in the World ». Il faut dire que ce brave cicerone, américain convaincu, a la bouche pleine de millions de dollars et que ce mot dollar est celui qui revient le plus souvent dans ses explications ; nous défilons avec respect dans la fameuse 5^{me} Avenue qu'on pourrait paver en or avec la fortune de ses habitants, devant la maison Vanderbilt, roi de quelque chose que j'ai oublié, la Plaza Hôtel, le Club des Millionnaires (en dollars naturellement). Et voici des statues, celle du général Sherman et sur une colline dominant l'Hudson, celle du général Grant qui rappelle, par sa forme, le tombeau de Napoléon aux Invalides. Quel dé-

filé d'édifices remarquables souvent par leur architecture et toujours par leurs dimensions : des cathédrales, Ste-Catherine, St-Jean, une foison d'églises appartenant à des cultes richement variés, une nouvelle chapelle juive en construction, le Musée métropolitain, l'Hôpital juif, la Columbia University et surtout le merveilleux Central Park aux arbres géants. Toujours ces gratte-ciel aux formes parfois bizarres, parfois si minces en comparaison de leur hauteur, qu'on craint que le vent ne nous les jette sur la tête.

La nuit est féerique. Des annonces lumineuses, multicolores, fixes ou à éclipses, constellent le ciel auquel elles paraissent suspendues ; les gratte-ciel s'illuminent sur les fossés profonds que sont les rues toujours bruyantes d'autos, de chemins de fer aériens, de mille sonorités étranges.

On palpe partout la richesse, on devine les intérieurs luxueux et les New-Yorkais, pourtant si pressés, si avares du temps, sont aimables mais catégoriques, c'est oui ou c'est non. Les restaurants où l'on est servi avec rapidité et gentillesse sont chers, mais quelle profusion de plats, quelle abondance de mets !

Ce qui en somme m'a le plus stupéfié, c'est le pont de Manhattan, qui conduit par-dessus l'Hudson à Brooklyn, avec ses multiples voies superposées, deux doubles lignes de chemins de fer, deux pour les piétons, une pour les autos, et si large que cinq voitures peuvent passer de front. Un étage supérieur supporte une incessante circulation de tramways et encore une route pour les autos.

Au retour, nous traversons la ville chinoise et la ville nègre qui ne présentent rien de réjouissant et je préfère y avoir passé de jour plutôt que de nuit.

Un soir, nous avons été au Paramount, Cinéma-variétés, qui est un riche palais, évidemment le plus luxueux « in the World ». Si le spectacle cinématographique n'est pas supérieur à ce que nous avons, il a tout de même en plus le cinéma parlé et un orchestre parfait. Nous avons entendu là un concert d'orgues vraiment admirable.

Nous avons employé un après-midi pour aller voir Coney-Island, la plage à la mode, où tout New-York se déverse les jours chauds de l'été pour se baigner sans doute, mais aussi pour voir et se faire voir. Bien qu'on soit en décembre et que les vagues grises déferlent sur la rive, il y a beaucoup de monde. Mais le bain est bref et une audacieuse nageuse qui file vers la haute mer, nous fait frissonner. Les restaurants et les hôtels sont ouverts et les clients ne manquent pas ; ils viennent entre deux trains faire leur plongeon, prennent un repas et retournent aux affaires.

Une visite encore le 17 décembre au Musée national d'histoire naturelle d'une richesse inouïe et nous réintégrons le « Belgenland » avec lequel nous sommes déjà familiarisés et que nous considérons comme notre home.

En racontant ce que j'ai vu à New-York, je me donne l'air naïf du monsieur qui découvre l'Amérique. C'est possible, mais je dois avouer que j'en ai rapporté une impression de puissance magique démesurée, qui est bien la plus forte que m'ait laissé tout le voyage.

Le départ est fixé à minuit. La foule des touristes afflue et c'est un brouhaha sans nom. L'orchestre joue les airs les plus excitants, une foule stationne sur les appointements, ce sont des adieux sans fin. Sur le pont supérieur, un second orchestre fait danser des enrégés et, plus bas, un chœur d'hommes suisse, entonne des airs

de la Suisse allemande. Il salue un compatriote, M. Nuffer, St-Gallois, accompagné de sa femme, établi depuis 40 ans en Amérique où il possède de grandes manufactures de broderies. C'est émouvant d'entendre ces bons confédérés chanter la petite patrie au milieu de tous ces Américains qui paraissent indifférents. J'ai été très heureux, quelques jours plus tard, de retrouver ce couple qui parle le « schwytzer dutsch » et qui est resté foncièrement suisse au milieu de tous ces gens qui nous ignorent totalement. La dédaigneuse ignorance des Américains à l'égard de la Suisse est inimaginable.

Si nous n'avons pas vu en arrivant la statue de la Liberté, elle nous a majestueusement salués au départ en s'illuminant du haut en bas, sous la pluie qui tombe en averses troubles.

Vers les Antilles.

Le lendemain, en pleine mer, on n'est plus entouré de bateaux comme dans l'Hudson et devant la côte de New-York. De temps à autre un lourd cargo ou un bateau de passagers plus svelte et plus rapide ; le plus souvent on voit fumer à l'horizon, puis se rapprocher, un bateau-citerne de pétrole, avec sa cheminée, sa superstructure, ses cabines à l'arrière, la proue étant réservée au liquide pompé aux Antilles ou au Venezuela et exploité par l'un ou l'autre des trusts rivaux, Standard ou Royal Dutch. Le temps est meilleur, chacun ouvre ses malles, s'installe dans sa cabine suivant ses goûts, ses caprices et lui donne un caractère personnel. Il s'agit d'un long voyage et il vaut la peine de se mettre à son aise, en quelque sorte dans ses meubles. C'est donc encore le désarroi ; on se rencontre, entre voisins, on s'observe avec indifférence ou avec gentillesse, mais on ne se connaît pas encore.

Le soir cependant, la vie de société s'ébauche ; on danse dans le salon de Thé japonais et c'est là qu'on dansera dorénavant. Il y a de belles toilettes, de l'entrain, des bijoux, de beaux sourires. On sent des gens sains, volontaires, accoutumés aux exercices physiques et à la vie intense. Ce n'est cependant que le deuxième jour à 11 heures et demie, qu'appelés au salon, se fait la présentation des officiers du bateau et de la croisière, puis des voyageurs de la même classe. C'est intéressant, joyeux ; on sent chez tous le désir de vivre en bonne harmonie, de fraterniser, de semer et de récolter de la bienveillance pour organiser autour de soi une vie sociable, aimable et de bonne compagnie.

Il est utile de dire que si la navigation est assurée par la Red Star Line, son bateau et son personnel, la Croisière du Belgenland est aux mains de « l'American Express », une puissante agence de voyages qui a sur le bateau ses bureaux et son personnel, qui publie un journal de bord, donne des conférences avec projections, organise les fêtes, les excursions prévues aux escales et se met à la disposition des touristes pour rendre le voyage aussi plaisant qu'instructif.

Après cette séance, qui a supprimé toute gêne et rapproché des gens qui, en somme, puisqu'ils ont le même but, sont de condition assez pareille, nous passons une demi-heure à la salle de gymnastique, puis nous faisons une visite aux nombreuses distractions mises à notre disposition et dont nous aurons le plaisir de profiter pendant quatre mois : le Golf, la Palette, le Tennis, les Piscines, etc. C'est inouï de découvrir toujours de nouvelles distractions, de nouveaux moyens d'user le temps, de poursuivre à bord les habitudes terriennes d'hygiène, de culture physique et de jeu que recèlent

les flancs de ce bateau organisé pour la vie plaisante et heureuse.

Et tout est à l'avenant, la vie intellectuelle peut se continuer comme sur terre ; la bibliothèque est de choix mais elle n'a été sélectionnée que pour le public anglo-saxon et plus spécialement américain ; des films, des projections lumineuses vous renseignent sur ce que vous allez voir à la prochaine escale. En ce moment, on nous parle de la Havane et de Cuba, de sa géographie, de son économie, de ses habitants, sans oublier naturellement le rôle, très certain d'ailleurs, des Etats-Unis dans son relèvement, dans son assainissement matériel et politique. Tout cela est donné en anglais, rien qu'en anglais et, pour moi, j'aurais désiré souvent qu'un traducteur tînt compte de l'existence d'autres langues. Mais non, on ne parle que la langue des dollars et des livres sterling.

A mesure qu'on s'avance vers le sud, la température s'adoucit, les pluies froides du nord cessent peu à peu, le soleil s'élève davantage sur l'horizon et sa bonne chaleur nous fait penser, un jour au mois de mai, le lendemain à juillet, puis aux jours exceptionnellement chauds de chez nous.

Cette variation de la température qui résulte de nos déplacements vers des zones différentes, oblige à avoir une garde-robe variée, rangée avec ordre, où les fourrures et les draps d'hiver voisinent avec les tissus blancs et légers à peine sensibles sur le corps. Les dames semblent enchantées de ces changements qui permettent des effets de toilette toujours divers et avantageux.

Si, en partant de New-York, les Américaines très jeunes qui, vêtues ou plutôt dévêtues d'un minimum de costume de bain se jetaient bravement dans l'eau glacée

de la piscine, tout au fond du navire, nous faisaient grelotter, ici, plus au sud, nous avons compris l'utilité de cette installation. C'est une vraie jouissance que de prendre un bain d'eau de mer, d'y nager, entouré de confort et tout risque exclu.

Cette descente vers la chaleur qui est réjouissante et éprouvante à la fois, nous mène au large de la Floride, puis plus près. C'est la région des couchers de soleil éclatants : une mer de feu sous un ciel opale en bas, presque vert intense en haut, puis un mauve délicat sous lequel le ciel d'or se dégrade peu à peu jusqu'à l'obscurité complète. Nous ne perdons pas un instant de ce merveilleux spectacle.

Les côtes basses de la Floride laissent apercevoir les plages et la monumentale hôtellerie de Palm-Beach et de Miami où les milliardaires et même les millionnaires — en dollars bien entendu — viennent passer le week-end ou faire de brefs séjours. Même, dit-on, quelques-uns, renonçant à la vie trépidante et aux luttes financières, viennent s'établir à demeure et construisent des palais au milieu de féeriques verdure.

Cette Floride, qu'à l'école nous apprenions autrefois parmi les presqu'îles d'Amérique et qu'on disait terre marécageuse, couverte de forêts vierges et peuplées d'alligators, est devenue, grâce à l'or, un paradis superluxe peuplé maintenant d'Américains plus ou moins raffinés, mais certainement très riches. Il y reste cependant, à l'intérieur, nous dit-on, de vastes étendues où règne et pullule l'originelle flore et la faune primitive.

C'est en avançant vers ce sud enchanteur que nous faisons de plus près la connaissance de ce couple suisse habitant les Etats-Unis depuis quarante ans, M. et

Mme Nufer et, au milieu de l'anglais nasillard des Yankees, résonnent discrètement les accents durs du schwyzerdutsch. C'est tranquilisant, si loin du pays, de parler avec des Suisses restés Suisses.

A la Havane.

A nous maintenant les ventilateurs, les courants d'air et les vêtements légers, pelures aériennes — pour les dames en tous cas — sur le corps habitué déjà aux lourds draps d'hiver. Nous entrons à la Havane par le goulet surmonté de la vieille forteresse de Morro, dominée elle-même par un phare moderne.

La Havane ! quel nom glorieux pour les fumeurs ! Pour nous quelle évocation de soirées entre amis où nous fumions, en prenant la « tasse », un de ces bons havanes de l'année, souple et fin, tout en devisant. Celui qui m'aurait dit alors qu'une fois dans ma vie d'industriel actif par devoir et modeste par nature, je mettrais le pied dans cette île fortunée, au printemps perpétuel, aux senteurs de fleurs tropicales délicieuses et presque exagérées, aurait eu comme réponse un éclat de rire. Et pourtant m'y voilà ! Je songe à ces amis, laissés au pays de la neige, avec qui j'ai passé de bonnes soirées dans ma salle à manger, alors que dehors la neige tombe et s'accumule si bien qu'en sortant de chez moi ils la brassent jusqu'aux genoux.

Mais la réflexion passe vite, un éclair ! Nous voilà débarquant par une pluie chaude et, dit-on, presque quotidienne en cette saison.

Si la république de Cuba est l'île des tabacs, c'est encore plus l'île du sucre. Que de hangars gigantesques où sont emmagasinés les sucres de canne, sous toutes sortes de formes et les rhums, produit de leurs résidus ! Toutefois ces rhums ne sont pas, comme les sucres,

destinés aux United States secs, à moins que des fuites ne se produisent, que des fûts destinés à l'Europe ou à l'Amérique du Sud ne changent leurs étiquettes de destination une fois sur mer. Les bottlegers sont gens puissants, malins, pourvus de facilités, bien renseignés et très capables de sacrifier gros pour gagner gros.

Mais revenons à la Havane. L'auto nous emporte à travers de magnifiques édifices d'allure espagnole, au cœur d'avenues ombragées de palmiers. Ah ! que cette ville est plaisante à l'oeil ! Rien d'ultra-moderne, finis les gratte-ciel et les métros. Et pourtant, on nous dit qu'il y a ici 600,000 habitants, que l'île de Cuba a la population de la Suisse ; on nous a répété que Christophe Colomb l'a découverte en 1492. Rien ne nous impressionne, si ce n'est que c'est une ville agréable, d'architecture quelquefois trop chargée, mais de belle mesure, au bord d'une baie large où les vagues de la Carribean (mer des Caraïbes) viennent se heurter contre les murs du Malcom, une vaste promenade, un Bois de Boulogne tropical et finissent dans le fond, vers les quais en gentilles vagues comparables à celles des lacs suisses par vent doux.

Cette promenade renferme un monument à la mémoire du « Maine » un cuirassé américain qui a sauté dans la baie, en 1899 je crois — on nous a dit le jour et l'heure — et qui a été la cause ou le prétexte désiré pour amener l'intervention des Etats-Unis à Cuba et déclencher la guerre hispano-américaine, qui a fini par la destruction de la flotte espagnole, dans le port même de la Havane. Les gens de mon âge se souviennent de l'héroïsme de ce lieutenant de vaisseau, du nom de Hobson, je crois, — rechercher ces vieilles choses m'ennuierait — qui a fait couler son navire dans le goulet,

sous les canons du fort Morro, proprement embouteillé la flotte espagnole dans la baie de la Havane et préparé sa reddition et celle de Cuba.

Aujourd'hui les Cubains paraissent rassasiés du protectorat américain qui leur a fait cependant le plus grand bien ; ils sont devenus indépendants et peuvent se chamailler entre partis politiques, entre races, mais le Dollar, quoi qu'ils fassent, plane sur leur île et la domine, même visiblement pour nous qui ne faisons que passer.

Vraiment l'escale de la Havane a été pour nous, un des moments de la croisière qui laisse le plus lumineux souvenir.

Visite en passant à la statue du général Macco, le Garibaldi ou plus encore le Bolivar de Cuba, la grande âme désintéressée de l'indépendance, randonnée le long de l'Avenue du Prado, toute pavée de mosaïque, bordée d'arbres au feuillage sombre et épais, traversée du Velado, quartier aristocratique, aux jardins ruisselants de fleurs inconnues de nous, mais plantureuses et étranges, qui déversent sur la rue des vagues de parfums inconnus aussi et qui nous paraissent vénéneux. Que de belles choses à voir !

Nous allons au fort de Morro d'où on plonge sur le goulet bleu où passent de nombreux bateaux, steamers et voiliers, au vieux fort périmé de Fuerta, à la Cathédrale, majestueuse, vieille et que les guides qualifient de style jésuite. Elle renferme, dit-on, les restes de Christophe Colomb. C'est intéressant, mais la population, belle et active, brune, aux yeux en amande, aux longs cils, me dit davantage. Les couleurs varient, du blond yankee, au nègre vraiment noir. Il y a un type prédominant, c'est le créole, espagnol d'origine, né là-

bas depuis plusieurs générations, élégant et svelte, au teint mat ; mais toutes les origines blanches prennent aisément ce caractère. Voici un gamin qui porte un nom irlandais et qui est un pur créole d'apparence.

Une fabrique de cigares que nous traversons, d'atelier en atelier, montre ce type racé, chez les ouvrières surtout dont quelques-unes sont de figure et de corps parfaits, autant du moins qu'on en peut juger hâtivement. Dans ces grandes salles, 1600 ouvriers et ouvrières roulent du tabac dans leur gaîne ; ils sont payés à la pièce et l'habileté y trouve son profit. Les conditions d'aération et d'hygiène sont excellentes. Les cigares roulés passent à un trieur qui met de côté les défectueux, puis à un classeur qui les range d'après leur longueur et sans doute d'après leur force. Sur une estrade, un lecteur donne connaissance à haute voix des nouvelles du jour, puis lit une chronique scientifique très populaire à la portée des auditeurs. Pas de romans, nous dit le cicérone, mais j'en doute. La science pure pourrait-elle faire les délices des jolies cigarières ?

Autre légende ! On nous vend là des cigares, authentiques certainement, mais au prix de gros ?

Les vieux quartiers espagnols où claquent les sandales, et où s'épanouissent les couleurs hardies, me plaisent par le contraste avec le New-York gris et terne que nous venons de quitter ; les emplacements d'aviation militaire, de courses, de sport sont par contre ultra-modernes. On nous fait voir aussi un casino genre Monte-Carlo et un Jardin tropical propriété d'une grande brasserie et qui distribue — c'est sans doute l'inauguration — la bière à titre gracieux. Aussi les militaires cubains d'allure peu martiale et les lycéens

affluent. Je soupçonne qu'elle est destinée, cette innovation, à abreuver surtout les gosiers desséchés du Nord. On en voit tant par là de ces Yankees qui ont l'air d'être humidifiés à fond. Mais il faut être riche pour venir se faire arroser à Cuba. Les hôtels sont chics et bien qu'il semble que l'argent ruisselle, tout est cher. Il faut gagner gros pour y vivre.

Les parcs et les jardins s'étendent au loin et sont continués par de vastes champs monotones et plantureux de tabac et de cannes à sucre ; du côté de la mer des avenues dominant la passe près de laquelle est resté le « Belgenland ». Là, la vague déferle et se brise contre les terrasses. Un de nos compatriotes, le Soleurois, hôte du bateau, qui tenait à y aller voir, reçut en plein corps une vague équivalente à une douche latérale de première qualité. Il doit se souvenir du parapet de la Havane, du temps qu'il a mis à se sécher et peut-être aussi des rires sans fin de ses compagnons.

Nous dînons à midi à l'hôtel Sevilla-Baltimore (quelle rencontre de mots !), luxueux et splendide comme beaucoup d'autres hôtels ; la salle à manger est sur le toit, un modeste huitième étage d'où l'on domine la ville gracieuse et le port animé.

Après avoir repris contact avec notre « Belgenland », pour nous rafraîchir, nous retournons le soir en ville. C'est alors qu'on remarque encore mieux l'amalgame que constitue la population de ce Centre-Amérique, du noir qui rit de toutes ses dents blanches, à l'Américain et à l'Européen du Nord avec, entre eux, toute la gamme créole et celle, confuse à s'y perdre, des métis, quaterons, zambos et autres mélanges. On prétend que cette population est de moeurs... comment dirai-je... tropicales, mais il n'y paraît pas trop. Nous dansons un peu

à l'Hôtel Plage, nous entrons à « Montmartre » — il y a des Moullins Rouges, vulgaires cabarets de luxe, dans le monde entier, et qui se valent — et nous rentrons vers une heure et demie dans nos cabines, harassés, les yeux et l'esprit remplis de beauté et d'impressions heureuses. C'est un pays sympathique, vraiment.

Le lendemain, c'est le 22 décembre. Les passagers ont la faculté de descendre encore à terre, mais la journée d'hier a été fatigante, nous avons vu trop de choses, trop de choses nouvelles. Cette vie légère des pays tropicaux, où, même en travaillant, les gens ont l'air de ne pas s'en faire, nous étonne et nous ravit, nous, gens du Jura âpre, où l'on agit avec un sérieux qui ne paraît pas ici indispensable à la production ni au gain.

Nous préférons rester sur le bateau à rassasier nos yeux de cette belle ville et de l'activité de la baie lumineuse.

A 13 heures, départ majestueux, en musique, et grands pavois ; peu à peu, l'île de Cuba s'atténue et finit par se profiler en relief à l'horizon.

Le soir, il y a un bal sur le pont, dans l'intention de nouer des relations et de faire connaissance. La cargaison vivante du « Belgenland » s'accroît en route et se modifie. L'âge moyen était élevé au départ, mais voici un groupe de vingt-cinq jeunes filles, qui rajeunit la société et j'ai l'impression que nous, ceux qui sont dans la soixantaine, passons au second plan, si ce n'est plus loin encore. Que sera-ce après San-Francisco, où nous allons embarquer cent trente dames, parmi lesquelles quatre-vingts étudiantes ? Alors, nous serons des patriarches !

Pour le moment, les jeunes messieurs, employés de l'« American Express » qui les a pourvus, à côté, je pense, de besognes administratives, d'un rôle d'animateurs, s'efforcent de donner une certaine cohésion à la foule de leurs passagers dans chacune des classes, de faciliter les présentations, d'entretenir la bonne humeur et la vie de société qui est un des grands charmes des longs voyages en mer.

Dansons donc !

Voici Noël !

Voici, devant le bureau du commissaire, de grandes pancartes sur d'immenses ardoises. C'est à mon étage, Deck C, où se trouve ma cabine No 66. C'est là, d'ailleurs, que s'affichent toutes les informations, les nouvelles et les désagréments. Aujourd'hui, il s'agit des fêtes de Noël. La veille, le 24, et Christmas, sont les grandes fêtes anglo-saxonnes, aussi fait-on appel à nos talents divers, pour agrémenter la Noël mondaine du bateau. Musique : il y a des musiciens ! Eloquence : les grands parleurs ne manquent pas ! Sont-ils beaux parleurs ? Je l'ignore, leurs discours sont en anglais. Y a-t-il des prestidigitateurs, des clowns ? Il y a certainement de quoi organiser des tableaux vivants avec toutes ces belles Américaines sculpturales, hautes sur jambes et, si on osait, à Noël, monter des scènes mythologiques, les Trois Grâces seraient aisément trouvées. Mais il paraît que les dames s'inscrivent peu ; les Américaines seraient-elles devenues timides ?

Le 23 décembre, le bateau file à toute vitesse sur l'entrée du Canal de Panama, à travers cette mer des Antilles, génératrice du Gulf-Stream qui, par la sortie du Nord, vers les îles Bahama, va pénétrer dans l'A-

tlantique et réchauffer les côtes de l'Europe. Le temps est beau, la mer d'un bleu tendre, et le navire tressaille à peine. Le dimanche est observé à la manière anglaise, avec le minimum de travail manuel, de bruit, d'amusements, pas de danse. Il y a trois cultes : celui de l'église anglicane, de l'église libre, qui ressemble à celui de nos églises protestantes, et la messe. Puis, sur le pont des sports, grande animation en vue des tournois sportifs qui se préparent.

A partir de ce jour, tout le personnel est en blanc, ce qui modifie fort le caractère habituel et le coup d'oeil des ponts, des salles à manger, des passerelles. Mais quelle chaleur dans cette marmite qu'est la mer des Antilles ! L'appétit manque, bien que les menus, très corsés et épicés, suivant la mode culinaire des pays équatoriaux, fussent bien tentants.

La veille de Noël est grande fête : dîner de gala, deux sapins de Noël sont sortis des tréfonds du bateau et les dames sont priées de le garnir ; petits cadeaux offerts par l'« American Express » : étuis à cigarettes préparés tout spécialement pour les messieurs, mouchoirs brodés « Belgenland », pour les dames, cultes divers introduits dans la soirée, puis comme contraste, instruments cocasses pour le charivari débordant, qui viendra sur le tard.

Ce sont des psychologues que ces organisateurs de croisières. Ils savent fort bien qu'à un moment donné, il passe dans chacune des âmes une pointe de nostalgie, surtout à Noël, au moment où reparaissent les souvenirs du home, des bourrasques de décembre, des fenêtres illuminées, des chants d'enfants : « Voici Noël, ô douce nuit ». Et, pour atténuer ou effacer quelque intime re-

gret d'avoir abandonné cette tendre atmosphère familiale, on organise un étourdissant et select chahut.

Il y a encore de la musique et des productions par les passagers, puis le bal qui suivit sur le pont couvert, drapé de tentures, claquant de drapeaux, illuminé de cordons de lampes électriques, fut vraiment magnifique. Les dames, aux épaules nues, ruissellent de bijoux ; les messieurs sont en tenue de soirée impeccable.

Nous avons invité à dîner avec nous, M. et Mme Nufer ce qui fait cinq Suisses. Malgré tout ce luxe, tout cet éclat, on a quand même fini par causer de chez nous, par remémorer les simples et accueillantes fêtes de famille du pays helvétique. Que veut-on ? La démocratie vraie, celle de la Suisse, l'éducation républicaine et sévère de notre enfance, l'égalité plus certaine que dans les autres pays dits républicains, ne nous permettent guère de goûter vraiment ces galas d'une mondanité exaspérée. Un peu, de temps à autre, oui ; mais toujours, non ; nous nous évadons sur nos montagnes, dans nos villages rustiques et nos petites villes modestes et affairées.

Il faut reconnaître cependant que cette soirée, le genre étant admis, a été parfaitement organisée et le commissaire du bateau, qui s'appelle M. Lack, un homme charmant, s'est montré un gentleman accompli qui sait procurer à ses hôtes le maximum de plaisir. Et pour le mettre en relief, ce plaisir, pour lui donner un fond, un repoussoir, comme on faisait dans les tableaux, au temps où les peintres peignaient, le commissaire avait introduit entre le dîner et le bal, une cérémonie religieuse dans la salle de réception, autour de l'arbre de Noël.

Grâce au pasteur du bord, le Dr Kent, nous redevenons, pour un instant, des enfants ; nous chantons tous

ensemble des chants de Noël. C'est émouvant sur cette immensité ! Puis il y a une allocution, des dames chantent encore, St-Nicolas apparaît, une prière liturgique et la cérémonie est close ; elle fait place au bal, qui permettra de tourner jusqu'au milieu de la nuit.

Le canal de Panama.

Les gens sages, dont je suis, — vous n'en doutez pas — se retirent parce qu'au matin nous devons entrer dans le canal de Panama et il vaut la peine d'assister à toute l'opération.

A cinq heures un quart, il fait encore nuit ; par le hublot, on aperçoit la silhouette de Colon, la ville atlantique, et les frondaisons d'une végétation touffue et puissante, palmiers, bananiers et autres végétaux aussi géants qu'inconnus pour moi. Vite sur le pont !

Le bateau, marche ralentie, côtoie ces rives féeriques, puis des murs de maçonnerie surmontés de bâtiments où s'élabore l'électricité qui va nous faire passer dans le Pacifique et d'où partent de gigantesques câbles suspendus à d'élégants pylônes ; nous arrivons ainsi devant les écluses de Gatun, dans lesquelles nous entrons à 7 heures et demie. Quelle animation mécanique dans ce pays qui semble fait pour l'indolence. D'autres bateaux sont entrés dans le sas en même temps que nous et nous les frôlons. On peut se parler d'un pont à l'autre, comme entre voisins.

Ces écluses, devant et derrière nous, se manoeuvrent avec facilité et rapidité. On passe d'une première écluse à une deuxième, à une troisième ; elles sont longues de plus de trois cents mètres, larges d'une trentaine et — m'a-t-on dit — profondes de vingt-un. On comprend que les plus grands navires s'y trouvent à l'aise et il le

fallait ; les Etats-Unis le voulaient pour que leurs navires de guerre puissent de ce côté faire front à l'Europe et, de l'autre, à l'occasion, menacer le Japon qui aspire aussi à la domination du Pacifique.

Ce qui frappe le plus et donne une idée de puissance irrésistible, c'est, d'une part, la rapidité de la montée de l'eau dans les bassins fermés : un mètre à la minute ; et, d'autre part, la crânerie des petites locomotives électriques qui nous tirent de chaque rive et qui grimpent les talus d'un plan à l'autre, sans doute sur crémaillère, comme des hannetons contre un mur.

Nous voici passés au plan supérieur, à vingt-cinq mètres au-dessus de l'Océan. Le «Belgenland» se trouve dans le lac de Gatun, réservoir alimenté par un petit fleuve qui fournit l'eau nécessaire au remplissage si rapide des bassins des écluses. Le lac a près de quarante kilomètres, puis il se resserre pour arriver à la partie creusée dans le col de Culebra. Les plans inclinés des rives très hautes, montrent des traces de glissements de terrain. C'est le Gaillard Cut, ou la tranchée. C'est là le point dangereux du canal. Le terrain meuble est difficilement fixé et il serait facile de provoquer l'obstruction du canal. Aussi les Américains songent-ils à des doublures dans d'autres parties étroites de l'Amérique centrale, où le relief ne monte pas si haut, ou bien là où des lacs et des fleuves facilitent la navigation et le service des bassins.

Pour le moment, les Etats-Unis ont acquis de la petite république de Panama, sur les deux rives, une zone de dix milles — je suppose qu'il s'agit de milles marins, de 1856 mètres — des deux côtés du canal et il y a là, invisible, un appareil militaire formidable, des batteries de canons à longue portée, surtout aux deux extrémités

et partout des travaux de défense contre une attaque quelconque par terre. Une garnison occupe régulièrement cette région et, en certains points où le sol n'est pas trop élevé, on voit de longs bâtiments surmontés du drapeau étoilé, où les soldats vivent dans un confort que ne connaissent pas les troupiers de la vieille Europe.

Que dit la république du Panama de cette main-mise sur son territoire ? Je n'ai pu m'en enquérir, mais au point de vue économique, ses habitants ont tout à y gagner ; les marais sont desséchés, l'eau purifiée court partout, la justice règne, le travail est bien payé et les Américains sont des consommateurs de premier ordre.

Une double file de bateaux chemine en sens inverse sur les deux rives et ces bateaux de tous pavillons, de tout tonnage, si variés de forme, sont remplis de toutes les marchandises qui font vivre l'industrie et le commerce de l'Univers.

C'est ici qu'on se rend compte de la puissance commerciale du monde et cette oeuvre si gigantesque était une nécessité. Mais que d'argent et que de vies humaines sacrifiées pour ce résultat ! On se souvient encore du scandale du Panama français, de la gabegie qui s'est faite sous le nom honoré de Lesseps. Les Américains qui ont pris la suite, ont commencé par assainir le pays meurtrier, pour installer la propreté et la régularité sur ce sol putride et après seulement, avec leur ténacité et leur audace, ils se sont mis au gros oeuvre.

Admironons-les ! ils le méritent.

Au bout de la terrasse supérieure le canal s'élargit et on redescend un premier pas dans le vaste lac de Miraflores, qui est à 15 ou 16 mètres au-dessus de l'Océan, puis encore un bassin dont l'eau descend avec nous et nous voici à zéro. Quelques kilomètres dans le canal de

niveau nous font passer devant Balboa, une cité américaine et arriver enfin à la vieille ville espagnole de Panama, encore sous le coup des impressions de colossale puissance que nous avons ressenties au passage de cette route d'eau, qui a modifié entièrement les relations du Monde et a donné une nouvelle et prodigieuse impulsion aux pays limitrophes, comme à ceux des côtes Pacifique des deux Amériques.

Nous avons mis sept heures pour passer l'isthme et nous sommes tout désorientés par le fait que l'entrée du canal, côté Atlantique, est plus à l'ouest que la sortie, côté Pacifique. Notre voyage s'effectue en effet vers le couchant et nous sommes revenus de quelques kilomètres vers l'orient. Au premier moment, cela dérouta, mais il suffit de regarder la carte pour retrouver le nord et comprendre le détour.

Les renseignements donnés par nos conférenciers du « Belgenland », sont intéressants. Les Etats-Unis, disent-ils, n'ont pas voulu faire un « business » en creusant le Panama, mais une spéculation politique, nationale et militaire, qui devait rapprocher par mer les Etats-Unis de l'Ouest de ceux de l'Est, faciliter le commerce avec l'Equateur, le Pérou et le Chili et, surtout, permettre le passage de la flotte de guerre, pour intervenir dans l'un ou l'autre Océan. Et pourtant l'affaire a été financièrement excellente et elle promet davantage à mesure que l'incessant trafic s'accroît.

En effet, les navires paient un droit égal à un dollar par tonne et j'ai appris — il y a à apprendre en parcourant le globe ! — que cette tonne n'est pas une mesure de poids, mais de volume, égale à deux mètres cubes et 830 centimètres cubes. Il en résulte qu'un gros navire doit déboursier pour son tonnage et quelques

autres frais, une somme de 20 à 25,000 dollars. Le revenu annuel est d'environ 25 millions de dollars qui servent à payer l'armée des ingénieurs, fonctionnaires, ouvriers et manoeuvres et à payer l'intérêt et l'amortissement du coût de construction, qui s'est élevé à 350 millions de dollars.

Malgré les mois passés depuis mon voyage autour du Monde, le passage du canal revient souvent devant mes yeux : cette voie d'eau entre de hautes rives verdoyantes dépassant souvent le pont supérieur, les négresses portant sur leur tête des corbeilles de noix de coco ou des fractions de régime de bananes et qui les lancent sur le navire, contre quelques sous. Il y a parmi elles beaucoup de femmes énormes, aux dents blanches, aux seins ballottants, puis des ribambelles de négrillons nus, qui étonnent par l'exagération de leur nombril. De temps à autre, des troupes de nègres, crépus et musclés — les maris et pères — sous la direction de contre-maîtres olivâtres ou couleur d'ivoire et d'ingénieurs blancs, assurent la sécurité du canal, par des travaux de toute sorte, roulent les vagonnets, déchargent les dragues, régularisent les plans inclinés. Et, dans cette vision d'Afrique, surgissent tout à coup des villes luxueuses, des entrepôts, des maisons militaires ou administratives, qui font avec les huttes et les cabanes des nègres, le plus violent contraste.

La ville de Panama.

J'oublie, en relisant mes notes sur le grand oeuvre américain, que nous sommes arrivés à la ville de Panama et cependant j'y trouve encore une mention d'ouvrages à lire sur ce coin du Monde : la traversée par l'Espagnol Balboa qui vit, du Col de la Culebra,

le premier, l'Océan Pacifique, la longue lutte pour la possession du pays, qui coûta à l'Espagne des millions d'hommes, puis le règne des flibustiers pirates qui, établis dans le dédale des îles et des îlots, puissamment organisés, ruinèrent pendant longtemps le commerce et traitèrent d'égal à égal avec les Etats et les grands chefs. Il y a là des aventures sans fin, dont beaucoup ont trouvé des narrateurs. Parmi ces héros de la Flibuste, le plus célèbre est, sans doute, Morgan qui, avec sa troupe d'aventuriers détruisit la première cité de Panama pour augmenter ses trésors. Je lirai avec intérêt tout cela. Plus tard... quand j'en trouverai le temps.

Nous débarquons. Quelle population grouillante, espagnole, américaine, nègre, chinoise et des mélanges à l'infini ! Un tour de ville en auto nous fait voir une bonne vieille ville espagnole, aristocratique et cossue. Les plus anciennes maisons, dans certains quartiers, ont de vastes et larges balcons de bois où les belles créoles lisent, travaillent et bavardent. D'immenses remparts, transformés ici et là en promenades, donnent à la ville un cachet d'ancienneté que ne connaissent pas les villes américaines. Les églises, les monuments, foisonnent. Dans l'une d'elles, hors de ville, on nous montre un autel en or massif, qui a été préservé des flibustiers de Morgan par une couche de plâtre. C'était en 1671.

A voir ce bloc, mon âme de fabricant de boîtes or a frémi. Quel creuset il faudrait pour le mettre en lingots et que de lingots ! Mais ce sursaut professionnel ne dure pas et je n'aurais pas même osé le raconter à mon entourage. Inutile de se faire passer pour un barbare.

Nous sortons de la ville pour voir le vieux Panama ruiné et, en passant, de magnifiques cultures et des vil-
lages nègres en brique, boue séchée et bois. Quels tau-

dis ! Une seule pièce sans fenêtre, cuisine et chambre à coucher en même temps ; les grosses mères musent sur le pas des portes, les négrillons crient, jouent, se battent et tout cela pue à tel point qu'il semble que l'auto ait enlevé en passant un paquet de cet air nauséabond. Le climat permet de vivre toujours dehors, c'est vrai, mais quel terrain pour les épidémies. Et voici, entre la vieille cité et la nouvelle, en pleine campagne, un bistro qui s'intitule : Moulin Rouge !

Revenus au milieu des belles architectures, on nous conduit à l'Hôtel Tivoli, à Ancon, où un dîner de gala nous rappelle que c'est Noël. Noël au milieu des palmiers, des plantes exubérantes, des orchidées, des insectes colorés et bruyants. Nous retournons de nouveau en pensée là-bas où règne la neige et nous rappelons ces Noëls d'autrefois, alors que les enfants étaient petits et qu'ils étrennaient joyeusement les jouets dans les corridors et les chambres bien chauffées. Mais tout cela est si loin, dans le temps comme dans l'espace et tant de choses ont passé depuis !...

La baie de Panama est belle et tranquille. A son ouverture sur l'Océan se dressent les îles Taboga, Saboga et Joboguilla, qui donnent une sorte d'intimité à l'estuaire du canal.

La ville est d'une propreté parfaite ; les rues sont pavées de briques rouges régulières et qui doivent être très dures pour que la circulation intense des véhicules variés n'y creuse ni ornières ni trous. On sent partout l'influence américaine, le sens pratique du confort qui s'est superposé à l'élégance un peu nonchalante de la race espagnole.

Panama est la capitale de la petite république centre-américaine qui s'est détachée de la Colom-

bie. Elle est entourée par la concession de dix milles de largeur cédée aux Etats-Unis pour la construction et la garde du Canal, de sorte qu'en passant d'un côté de la rue à l'autre, dans certains quartiers limitrophes, on change de pays. On s'en aperçoit bien d'ailleurs. Les débits de boissons pululent en Panama et les clients arrivent du côté sec.

Il faut dire que beaucoup de ces Américains sont répugnants ; ils boivent coup sur coup pour s'enivrer le plus rapidement possible. Alors que chez nous et plus encore chez les peuples de race espagnole, la boisson agrmente la conversation et se sirote lentement, le buveur yankee avale sans parler et cherche l'ivresse. A mon avis, ceux-là ont bien mérité le régime sec absolu, mais c'est dommage pour les modérés qui doivent être cependant l'immense majorité.

Nous rentrons, ce soir de Noël, une belle soirée claire et chaude, au bateau. Du pont supérieur les passagères, les passagers bombardent de serpentins les belles promeneuses du quai.

Sur le Pacifique.

Le lendemain c'est le départ et nous voguons sur le Pacifique aux eaux vertes, en souhaitant qu'il mérite son nom et ne nous secoue pas trop, d'autant plus que rien attaché au plancher dit « des vaches » je n'ai aucun plaisir au roulis pas plus qu'au tangage quand ils exagèrent. Le prochain débarquement est à Los Angelès et il faut compter sept jours de navigation.

Alors, puisque nous ne voyons que la mer et le ciel, bien changeants, bien divers au cours de la journée, le bleu sur nous, le vert autour, avec, en arrière, un sillage aux traits brillants, des poissons qui volent sur l'eau

en montrant leur ventre argenté, parfois une lignée de tortues qui paraissent des coupoles aplaties, tout cela un peu monotone, la vie de société prend le pas sur la contemplation. C'est d'ailleurs si bon, si reposant de n'avoir rien à faire ; les matinées sont longues, les heures coulent lentement et on peut les savourer.

Nous savons que notre bateau côtoie à quelque cent ou cinquante kilomètres, les républiques assez pareilles à Panama, de Costa-Rica, du Nicaragua, du Honduras et de Guatemala, qui sont les unes et les autres des Etats à désordre permanent et à révolutions périodiques où d'ailleurs le poing ganté de dollars des Etats-Unis s'efforce de mettre la paix pour sauvegarder les intérêts de ses nationaux. De temps à autre, cette côte, d'un vert sombre de forêt vierge se rapproche de la ligne droite suivie par le bateau, mais pas assez pour être intéressante.

Le commissaire et ses jeunes aides s'ingénient à faire passer le temps à ceux qui sont enrégés à se divertir et qui ne savent pas être une minute tranquilles. La piscine nous attire et les jeux de toutes sortes, la palette, le golf miniature, le tennis, le choffer board ; des malins réussissent même à mettre sur pied une course de chevaux endiablée, avec paris. L'humeur reste charmante, les relations se nouent de plus près, on devine quelques flirts plus ou moins accentués et on soupçonne quelques jalousies, mais le ton est si cordial, si bienveillant qu'on peut se laisser vivre et même laisser percer quelque côté plus ou moins marqué de son caractère personnel. La retenue conseillée par le respect des autres empêche d'aller trop loin et le savoir-vivre fait établir un ton modéré et souriant qui ajoute encore à cette existence confortable.

Nous, nous partageons notre temps entre les plaisirs du bord, ce qu'on peut appeler la vie mondaine, la contemplation de l'Océan, les jeux des dauphins et des poissons, la lecture et les repas qui jouent un rôle important dans ce repos végétatif. Un seul regret me poursuit, c'est de ne pas savoir l'anglais, ce qui limite le nombre de mes connaissances proches. Je suis pour le plus grand nombre le « french man » auquel on sourit aimablement mais à qui on ne peut parler. Ce qui m'a fait surtout plaisir, c'est une cure de bains de mer ravigotante dans la piscine.

Nous côtoyons maintenant le Mexique, nous apercevons Acapulco, une vieille capitale maritime du pays. Un jour la mer nous balance d'une large houle venue de loin, puisqu'il n'y a pas de vent, le lendemain, elle est tendue comme une soie miroitante et pas bien loin, nous voyons passer des baleines qui soufflent l'air et l'eau sur leur tête.

Un soir sur le pont éclairé par la pleine lune, les jeux et le bridge ont été remplacés, pour ceux qui le voulaient bien, par une séance cinématographique où nous avons vu défiler les paysages de la Californie où nous allons nous arrêter. Le 31 décembre, les commissaires et les boute-en-train officieux prennent des airs mystérieux et affairés. Il s'agit, en effet, après le dîner qui est un banquet de gala d'une richesse étonnante, — mais je surveille mon estomac — d'un bal masqué avec défilé de masques devant un jury et récompenses aux plus originaux. Chacune de ces dames semblait passionnément vouloir s'attribuer le premier prix ; quant aux messieurs, ils étaient hors concours et peu à la hauteur, vraiment.

Les Suisses — les trois anciens et les deux nouveaux — la petite colonie s'était donc augmentée en cours de

route, à New-York — se sont arrangés pour dîner ensemble, parler le schwytyerdutsch et lever leur verre à la prospérité de la vieille et si bonne Helvétie. Si leur gaité était moins exubérante elle était surtout loin d'être factice.

La capitale du Cinéma.

Le 1er janvier, serremments de mains et bons voeux aux rares passagers matinaux puis repos. Il s'agit d'être sur pied le lendemain, pour l'escale à Los Angeles, la capitale du Cinéma, et le voyage que nous nous proposons de faire, hors programme, jusqu'à San Francisco, en autobus, quelque chose comme 800 kilomètres de Californie.

San Pedro, port de Los Angeles, est à une demi-heure, en auto, de la ville. Que de formalités, d'examen des bagages pour voir si nous ne dissimulons pas des fioles de whisky ! Enfin, c'est fait ! L'air est déjà plus frais sur cette terre privilégiée qui unit la végétation tropicale à celle des régions tempérées. Nous traversons une grande plaine où s'élèvent des tours Eiffel en miniature qui correspondent, nous dit le cicérone qui s'est présenté sous le nom de Bill, à des puits de pétrole. Puis, c'est la ville qui étonne. Comment, une ville américaine, ces maisons basses à un étage, bow-window, ces cottages, les uns coquets, les autres fleurant la misère, ces maisons de style espagnol à toit plat, colorées de vert, de jaune, de rose ! Pas de gratte-ciel ou à peine et modestes. Voilà le centre de cette ville de plus d'un million d'habitants avec Hollywood et Beverly Hill, mais cette agglomération prend de la place comme si elle en renfermait deux ou trois millions. A Los Angeles il y a surtout des environs où les parcs fleuris et boisés de palmiers et d'orangers odorants, chargés de fruits, laissent apercevoir les homes princiers des étoiles de cinéma,

encadrés dans la verdure. Ce ne sont que palais grecs, mauresques, égyptiens, renaissance, moyenâgeux ou fantaisistes. Ici, l'urbanisme n'est pas un vain mot ; il permet tous les caprices, mais il impose certaines règles, comme par exemple ce Windsor Square où les maisons doivent être à telle distance de la route et ne pas ressembler aux voisines. On sent que le cinéma a drainé dans tout l'univers de quoi enrichir les nababs de l'écran. Le luxe ruisselle. Les gens que nous voyons ne font pas un pas à pied, si ce n'est pour leur hygiène et à certaines heures, à la sortie des bureaux et des affaires. Nous ne sommes pas restés à Hollywood assez longtemps pour apercevoir à côté de toute cette richesse, la misère qu'on trouve partout quand on regarde sous la brillante surface et nous en repartirons aujourd'hui même avec l'impression d'avoir passé dans un rucher ou un guépier de millionnaires.

A l'heure du lunch on nous conduit, toujours en auto comme il convient, à l'hôtel des Ambassadeurs, encore un palais majestueux et un peu clinquant où nous mangeons dans une salle désignée sous le nom de « Cornet-Grove », arrangée pour la fête de l'An en grotte avec stalactites, qui serait obscure si elle n'était illuminée de mille lampes de toutes les couleurs. Cela plaît aux Américains, ainsi que les arbres de Noël en pleine rue où ils se succèdent parfois comme pour former une avenue.

A travers la Californie.

Dans la grotte féerique on lunche et on danse aux sons d'un orchestre puissant et toute cette vie nouvelle, un peu heurtée, nous aurait retenus longtemps, mais nous nous sommes joints à un groupe — 35 personnes en tout — qui désire faire la route en auto jusqu'à San-

Francisco, soit 800 kilomètres, pour voir vraiment la Californie. Peut-être avions-nous, sans nous en rendre bien compte, le désir d'échapper un moment à la vie plus monotone du bateau. Nous roulons donc à partir de deux heures, en Parlor-Cars, vers Santa-Barbara où nous devons coucher, à travers un magnifique pays de vergers et de cultures intensives, parfois au bord de l'océan aux rives souvent rocheuses, parfois sablonneuses et le soleil se couche dans un infini aux teintes puissantes que nos ciels d'Europe ne connaissent pas. La mer est une nappe de turquoise barrée de sinueuses bandes oranges, reflets du couchant ; elle paraît absolument calme et ce n'est que sur la plage que se révèlent d'immenses et profondes vagues arrondies et molles qui déferlent et poussent leur écume très loin sur le sable.

Nous quittons à regret ce spectacle puissant pour nous enfoncer de nouveau dans la campagne. Les étoiles s'allument et dans les jardins devant les maisons des agriculteurs — qui ne sont certes pas celles de pauvres paysans — et devant les villas, il y a quelquefois un arbre de Noël joliment illuminé et qu'on rallume tous les soirs. C'est d'ailleurs possible dans cette douce Californie où les zones tempérée et tropicale se rejoignent, où le voisinage de l'Océan modère encore le climat et où l'hiver n'est à peu près qu'une saison du calendrier. Cela me fait penser à nos Noëls neigeux et à ces sapins dans la forêt que nos skieurs couvrent parfois de bougies, pour les allumer le soir si la température le permet. Quelle sévérité chez nous, quelle douceur ici !

Santa-Barbara offre le pays le plus tempéré de ce paradis. Ville de riches, pas d'usines qui laissent deviner l'activité américaine, mais des jardins fleuris d'oeillets, de pois de senteur, de lys, de glaïeuls, de narcisses, fleurs de printemps et fleurs d'été en même temps et

d'une vigueur, d'un éclat, d'un parfum que nos serres ne produisent qu'avec peine. Les villas sont semées parmi ces jardins, à moitié cachées par les arbres puissants, les palmiers élancés et les plantes grimpantes.

Nous sommes logés à l'Hôtel « El Canto », formé de petits bâtiments épars et nombreux, renfermant chacun deux à quatre pièces spacieuses, bon enfant, sans luxe criard. Le service est fait, comme il le sera presque toujours désormais par des Chinois et des Japonais. La femme de chambre est une ravissante et fine mousmé en costume japonais.

Il s'agit de se lever de bonne heure pour jouir de toute cette beauté des jardins. Après un petit déjeuner au milieu des fleurs, on repart pour Del Monte mais, en route, une brave dame de notre équipe s'avise de prendre une crise de lumbago, ce qui nous vaut une halte assez longue à l'ancienne mission de Santa-Barbara, un couvent immense et sombre avec une église flamboyante et rutilante de sculptures. C'est un des beaux restes, avec ici et là quelque hacienda, quelque église, quelque fortin à moitié ruiné, de cette ancienne colonisation espagnole submergée par la civilisation américaine. Et plus américaines encore sont ces grandes tours en métal, genre Eiffel, qui surmontent les nombreux puits de pétrole en exploitation.

L'immense étendue que notre car dévore est partout cultivée avec soin ; quelques montagnes pas bien hautes laissent descendre des collines vers nous ; les arbres foisonnent ; eucalyptus grêles, poivriers, chênes, cèdres, palmiers en bouquets et les vergers sont plantés régulièrement de longues rangées d'arbres fruitiers. On comprend que le monde entier consomme les abricots évaporés, les pêches et les pommes de Californie. Les maisons sont au milieu et au bord des exploitations fruitières et les garages font presque une bordure à la route.

Cette route elle-même est une nouveauté pour nous. En ciment, avec une bande d'asphalte noire au milieu pour diviser la voie réservée aux deux directions, elle permet les vitesses les plus folles. Cette route se partage même parfois en quatre parties ; tout est soigneusement rejoint et les ornières comme les trous sont inconnus. Notre chauffeur est à la mesure de la route. « Bill », un as, vêtu d'un sweater clair, tête nue, culotte bouffante, un vrai sportsman, conduit sa grosse machine d'une main. De l'autre, il tient un mégaphone dans lequel il crache ses explications à l'ensemble des voyageurs, ou bien, à l'occasion, il converse plaisamment avec l'un ou l'autre.

Nous traversons la vallée de Santa Inez, plus verdoyante, plus fertile, encore mieux cultivée. Lunch à Atascadero, ville de villas et de fêtes ; je dirais presque volontiers : « ville de plaisirs », mais cela signifierait quelque chose que je n'ai pas vu, que je dois donc ignorer et que la pudibonderie américaine, qui cache bien des choses à côté des alcools de contrebande, ne me pardonnerait pas. J'ai un peu, ou beaucoup, l'idée que les plaisirs de ce pays si décent doivent comporter une dose de toutes sortes d'ingrédients dont ne sont pas exclus les plus savoureux.

Ce lunch d'Atascadero, pris avec deux heures de retard et un appétit monstrueux, fait partie des plaisirs visibles, convenables et appréciables de ce pays qui ne nous a pas révélé les autres. D'ailleurs nous passons en trombe partout et nous ne voyons que du pays, sa surface, des gens, leur couleur et leurs vêtements seulement, des maisons, leur style, leur nouveauté, leur air classique ; tout le reste nous échappe.

Notre route, toujours parfaite, court à travers villas et campagnes, croupes et vallées, cultures maraîchères,

vergers à fleurs, richesses rurales et richesses citadines, nous croisons à chaque seconde des autos-bolides qui font siffler l'air au passage. Mes reins commencent à me faire réfléchir que 800 kilomètres c'est un fameux bout de chemin, que c'était bien imprudent, malgré le nom éclatant de Californie d'avoir voulu en traverser un gros morceau ; que, enfin, le bateau confortable et tranquille a du bon, malgré roulis et tangage.

C'est de nuit que nous arrivons à Del Monte, station et plage du high-life de l'Est, avec villas assorties aux portefeuilles des financiers des United-States. Les hôtels sont des palais et, je suppose, plus confortables encore que ceux des rois.

Au matin, après un repos décidément indispensable à nos jointures endolories, nous grimpons dans le car pour la dernière étape. Arrêt à Monterey, au fond d'un golfe aux lignes élégantes. Arrêt et lunch à Santa-Cruz, à l'hôtel Cora del Rey — tout est ci aux noms espagnols des temps de la Californie espagnole, aurifère, chevaleresque et paresseuse — et là nous visitons une forêt d'arbres géants, sequoias, wellingtonias et autres dont je n'ai pas retenu les noms. Il suffit qu'ils sont millénaires, magnifiques, protégés par l'Etat et que les plus gros portent des noms d'hommes illustres dont beaucoup, je le confesse, me sont totalement inconnus.

Puis la randonnée continue à travers les vergers encore plus denses, encore plus variés et, paraît-il, encore plus productifs de fruits savoureux à mesure qu'on va vers le Nord.

Il semble cependant que le pays souffre de la sécheresse et voilà ce qui explique qu'on passe des ponts de rivières à sec. L'eau est retenue à la sortie des montagnes par des barrages en grands lacs artificiels, qui se

déversent peu à peu dans le pays par des canaux d'irrigation, fournissant parcimonieusement l'eau nécessaire aux cultures. A côté des pommiers, abricotiers, pruniers, il y a des cultures d'artichauts qui vont se déverser sur New-York et les villes de la côte Atlantique.

Et nous voici arrivés à San-Francisco — Frisco, comme ils disent — vers le soir. Nous y arrivons par le Golden Gate Park après avoir défilé, tellement c'est immense, le long d'une cité universitaire qui se nomme Palo Alto. Cette université est protégée par des capitalistes américains nombreux, parmi lesquels M. Stanford qui fait de si coquets bénéfices sur les autos vendues dans le monde entier, y compris la Suisse. Nous contribuons donc aussi à la vie de ce centre intellectuel.

Il paraît que parmi les étudiants, beaucoup travaillent de leurs mains et de leur cerveau, entre les cours, pour vivre et parfaire les avantages matériels qu'on leur offre.

San Francisco ! En cours de route, j'ai lu des descriptions de la ville, des quartiers chinois, du tremblement de terre de 1906 qui a renversé une bonne partie des immeubles et donné un nouvel essor à la cité ; j'ai même étudié un plan de la ville et fait un projet de parcours pour moi ou pour nous les Suisses. Hélas ! on ne peut, après notre randonnée en Californie, flâner utilement encore dans cette belle capitale de l'Ouest. L'itinéraire du « Belgenland » est fixé, imprimé « ne variatur » et le bateau partira cette nuit.

Qu'ai-je vu de San Francisco ? Des gratte-ciel, diminutifs de ceux de New-York, des rues brillantes et en pente, une baie immense au-delà du port, une colonie de phoques et d'oiseaux de mer sur de petites îles laissées intactes et c'est tout. Non, un peu plus, du « Belgenland » on voit des lumières s'étendre loin à